Recul de la télé et de la radio, nouvelles frontières entre art et divertissement... la révolution numérique n'a pas fini de chambouler nos pratiques culturelles. En avant-première, les conclusions d'une vaste enquête menée sous l'égide du ministère de la Culture.

Les Français et la culture

Le bouleversement

C'est une sorte de vaste check-up. Une radiographie effectuée tous les dix ans, depuis le début des années 70, par le département des études du ministère de la Culture. Les Français vont-ils plus ou moins au cinéma, au musée ou à la bibliothèque ? Combien d'heures passent-ils devant la télévision ? Préfèrent-ils le rock ou la musique classique ? *Les Bronzés, Le Secret de Brokeback Mountain* ou *La Vie des autres* ? Combien de jeunes lisent encore un quotidien papier ? Et ainsi de suite sur 280 pages passionnantes (1).

La dernière prise de température remontait à 1997. Celle qui sort aujourd'hui (coédition La Découverte/ministère de la Culture) a été effectuée en 2008. A son intitulé traditionnel, *Les Pratiques culturelles des Français*, le sociologue Olivier Donnat, qui l'a dirigée, a ajouté la mention *« à l'ère numérique »*. Evident signal ! Car ce sont les fondements mêmes de l'enquête qui sont bousculés par les nouveaux accès à l'art et à la culture ouverts par la révolution numérique. En 1997, seul un ménage sur cinq disposait d'un ordinateur et moins de 1 % des Français surfaient sur Internet. Aujourd'hui, les deux tiers d'entre eux sont équipés d'une ou plusieurs bécanes et plus de la moitié d'une connexion haut débit. Résultat : sans compter les heures passées au travail devant l'ordinateur, les Français consacrent en moyenne 31 heures par semaine aux divers écrans installés à la maison (télévisions, ordinateurs, consoles de jeux, etc.).

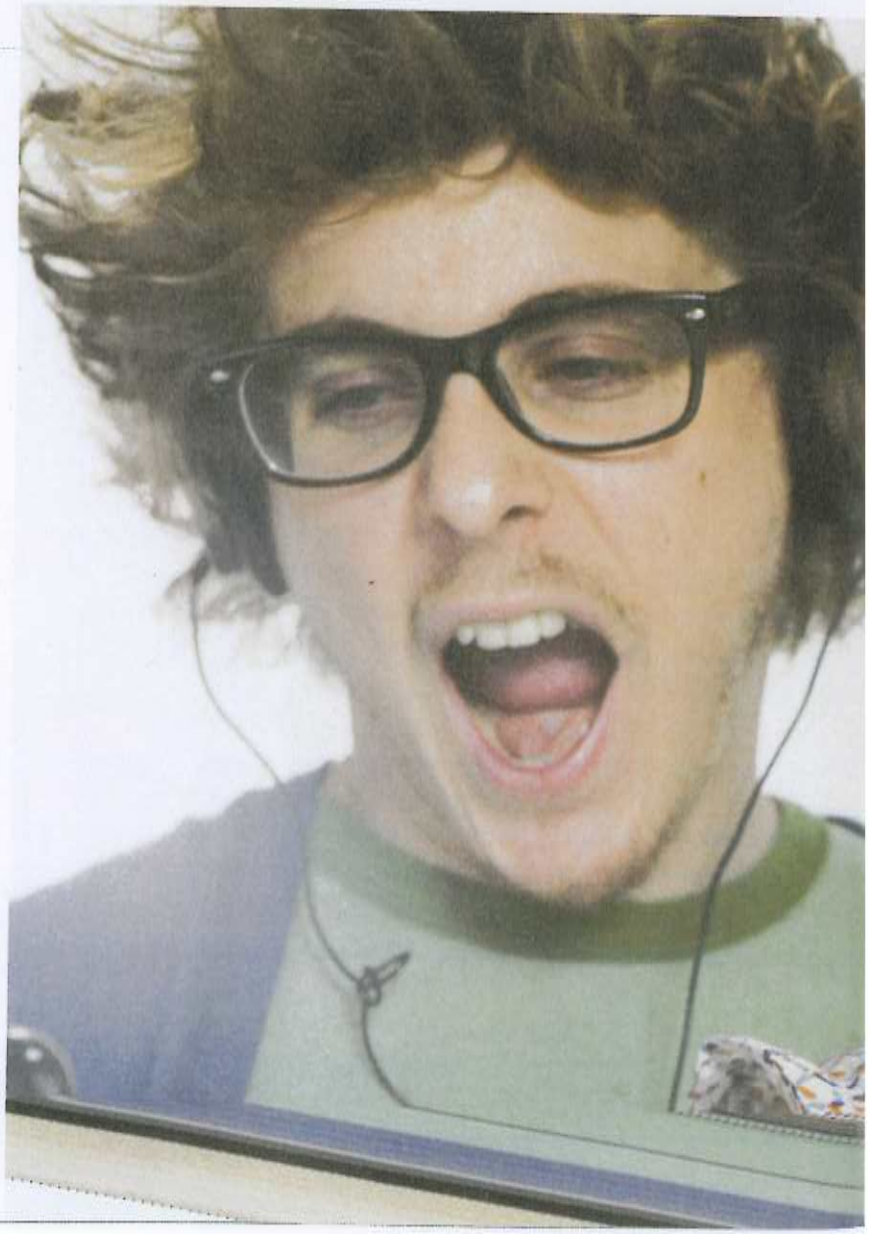
Et alors, dira-t-on ? A quels séismes assiste-t-on ? Quels bouleversements peut-on constater à la lecture de cette nouvelle radiographie ? En apparence, très peu. A l'échelle de la population française, rien ne semble avoir bougé, excepté une baisse sensible de la durée d'écoute de la radio ainsi que de la télévision, qui marque le pas après sa spectaculaire progression des dernières décennies. Partout ailleurs, écoute de la musique, lecture de livres, fréquentation des cinémas, des théâtres et des musées, pratiques en amateur, c'est la stabilité qui l'emporte, les évolutions actuelles prolongeant les précédentes tendances.

Tout change pourtant si l'on se concentre sur les comportements des jeunes générations. Les moins de 35 ans sont en effet à l'origine du recul de la radio et de la télévision, leurs goûts vont vers les musiques et les films anglo-saxons, ils aggravent la baisse de la lecture des livres et des journaux à l'œuvre depuis longtemps, et envoient des signes plutôt inquiétants quant à la fréquentation des bibliothèques, des musées et surtout des concerts de musique classique.

Sans le contrepoids des baby-boomers, dont la réactivité culturelle est supérieure à celle des générations précédentes au même âge (ils ont aujourd'hui entre 50 et 65 ans), c'est donc bien un bouleversement des pratiques culturelles que révèlent ces nouvelles courbes de température. Que se passera-t-il quand les anciens auront disparu ? Les précédentes enquêtes ayant montré la persistance, tout au long de la vie, des goûts et des manières d'envisager et de vivre la culture, c'est probablement à des ruptures profondes que nous assistons. Visite guidée en six étapes.

Quatre générations, autant de modèles

Apparition du premier poste de télévision en noir et blanc, tourne-disques, 33 tours, 45 tours, radios à transistor, Catherine Langeais, massification de l'enseignement secondaire et supérieur, *Salut les copains*, *Cinq colonnes à la une*, les



Beatles, télé couleur, deuxième, troisième chaînes, Bernard Pivot, Canal+, CD, cassettes vidéo, ordinateurs, câble, satellite, DVD, chaînes privées par dizaines, baladeurs, Michael Jackson, haut débit, Benjamin Castaldi, dématérialisation, MP3, smartphone, e-books... Attention les secousses ! En quelques décennies, le paysage a complètement changé et « produit » quatre générations aux comportements aujourd'hui clairement distincts.

La première de ces générations, née avant la Seconde Guerre mondiale, a 70 ans et plus. Elle a grandi dans un monde où rien ne venait contester la suprématie de l'imprimé, découvert la télé alors qu'elle avait déjà largement abandonné les culottes courtes. Restée à l'écart de l'explosion du rock et de la pop, elle se retrouve très peu concernée par la révolution numérique.

La génération des baby-boomers a été la première à profiter de l'ouverture du système scolaire et du développement des industries culturelles. Marquée par le printemps de 68, elle a porté la contre-culture, mais elle a grandi dans un monde dominé par le livre, auquel elle continue de donner une place centrale.

Ceux qui ont aujourd'hui entre 30 et 40 ans ont vécu la révolution du paysage audiovisuel des années 80. Ils sont la génération du second âge des médias, celui des radios et télés privées, du multi-équipement des familles (radio, télé et magnétoscope à tous les étages), des baladeurs, de la télécommande et des programmes en continu. Ils ont saisi tout naturellement les potentialités du numérique.

La génération des moins de 30 ans, enfin, a grandi au milieu des téléviseurs, ordinateurs, consoles de jeux et autres écrans, intégré dès le biberon la dématérialisation des contenus et la vitesse du haut débit. Elle incarne un troisième âge médiatique encore en devenir, celui des appareils le plus souvent nomades, mariant de multiples fonctionnalités au croisement de la culture, de l'*entertainment* et de la communication interpersonnelle. Ses comportements anticipent probablement ce qui, demain, sera la norme.

Parlez-vous numérique ?

Eric Scherer, en charge de la stratégie à l'AFP, est bien placé pour observer et tenter d'anticiper les mutations de nos pratiques culturelles. Il publie ces jours-ci un glossaire intitulé *La Révolution numérique*. De « e-book » à « streaming » en passant par « digital natives », il s'adresse à ceux qui peuvent se sentir largués face à la rapidité de ces changements. *« Les dernières innovations ne sont pas seulement technologiques,* dit Eric Scherer. *Elles sont, avant tout, culturelles et sociales. L'événement de ces dernières années, c'est la prise de pouvoir par le public des moyens de production et de distribution de l'information et des contenus culturels. »* Quid alors de notre culture commune ? *« L'Education nationale est en première ligne pour la transmettre et apprendre aux plus jeunes à bien se servir de ces nouveaux outils, à exercer leur esprit critique et à faire leur miel avec le meilleur de ce qui est disponible dans l'océan de la Toile. Quant aux adultes, ils ont aujourd'hui accès, via le Net, aux experts – musiciens, juristes, scientifiques, philosophes – qui jusqu'ici étaient l'apanage exclusif des journalistes. La possibilité de la découverte reposait alors sur le fait qu'on achetait un journal sans savoir tout ce qu'il contenait. Mais Internet n'a pas aboli cette possibilité, au contraire ! Je suis d'ailleurs convaincu que le rôle des journalistes Web sera de la faire surgir en assurant la fonction de tri, de vérification et de recommandation. »* Message reçu. SOPHIE LHERM

La Révolution numérique, glossaire, d'Eric Scherer, éd. Dalloz, 195 p., 3 €.

La télé, endormie sur ses lauriers

Pour la première fois depuis son entrée tonitruante dans les salons, puis dans les chambres et les cuisines, la télé a du souci à se faire. Depuis 1997, la durée moyenne d'écoute n'a pas changé : autour de 21 heures par semaine, alors que sa progression était une constante des précédentes études. Plus grave, elle a diminué chez les 15-24 ans, glissant de 18 à 16 heures : une partie du temps que leurs aînés passaient devant le petit écran quand ils avaient leur âge est désormais consacrée aux nouveaux écrans. La faute aux ordinateurs, consoles de jeux et téléphones portables !
Aujourd'hui, ceux qui regardent le moins la télé sont ainsi le plus souvent jeunes, diplômés, parisiens et se recrutent parmi les lycéens, les étudiants et les cadres supérieurs. A l'inverse, les plus accros se recrutent parmi les plus âgés, les moins diplômés et les plus faibles revenus. La téléphagie est enfin une addiction généralement exclusive, le niveau de fréquentation des établissements culturels comme la lecture de livres diminuant avec le nombre d'heures passées devant le petit écran.

L'arlésienne de la démocratisation

Décentralisation, efforts pour aller au-devant de nouveaux publics, travail avec les comités d'entreprise, abonnements à prix réduits, rien n'y fait : une famille avec bibliothèque et dimanches au musée, un diplôme élevé, des revenus importants, une adresse dans une grande ville demeurent les meilleurs passeports pour la fréquentation des établissements culturels. *« C'est d'ailleurs la force des effets liés à l'origine sociale qui permet de comprendre que la spectaculaire élévation du niveau de diplôme dans les dernières décennies du XX^e siècle ne se soit pas traduite par une augmentation proportionnelle des entrées dans les théâtres, musées et autres lieux culturels »*, note Olivier Donnat dans son étude. Après avoir constaté qu'en la matière l'exception parisienne s'était aggravée ces dix dernières années, à la différence des années 80 et 90, *« au cours desquelles les progrès de l'aménagement culturel du territoire avaient permis une certaine réduction des disparités géographiques »*.
Loin d'être un facteur de démocratisation, Internet accentue les inégalités, car il renforce les appartenances et les goûts déjà existants. On retrouve ici encore la logique de cumul qui domine depuis longtemps les pratiques culturelles : ce sont ceux qui lisent le plus qui sortent le plus, fréquentent les cinémas et se ruent aux concerts...

A lire

Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique, coédition La Découverte/ministère de la Culture, 288 p., 20 € (en librairie le 15 octobre). Les résultats complets de l'enquête peuvent être consultés sur www.pratiques culturelles-culture.gouv.fr

Livres et musique classique en danger ?

Le constat est sévère et ne date pas d'hier : depuis plusieurs décennies, les livres séduisent de moins en moins les nouvelles générations, si bien que l'érosion des lecteurs s'accompagne d'un vieillissement du lectorat. Ce sont les baby-boomers qui sauvent la situation, les 55-64 ans lisant plus que leurs homologues de la précédente étude. Mais l'éclaircie devrait être de courte durée : les 15-24 ans lisent moins que leurs prédécesseurs d'il y a dix ans. 26 % des garçons de cette tranche d'âge n'ont ainsi lu aucun livre au cours des douze derniers mois, contre 15 % des filles, la lecture ayant tendance, on le sait, à se féminiser. La lecture sur écran (ordinateurs ou e-books) sauvera-t-elle le soldat bouquin ? La suite au prochain numéro...
La musique classique est aussi victime d'une désaffection de la part des nouvelles générations, 1 % seulement des 15-35 ans la plaçant en tête de leurs préférences. Au fil du temps, la situation ne cesse de se dégrader. La proportion de Français ayant assisté à un concert classique au cours de l'année écoulée est ainsi descendue, entre 1997 et 2008, de 8 à 6 %.
Les amateurs de rock viendront au classique quand ils auront 40 ans, assuraient certains il y a quelques années. On sait aujourd'hui qu'il n'en est rien. Les goûts des nouvelles générations changent, et se perpétuent quand ses membres vieillissent. Qu'en sera-t-il de cette préférence largement manifestée par les plus jeunes pour la musique et le cinéma anglo-saxons ? 54 % des moins de 35 ans, qui fréquentent les salles au moins une fois par mois, préfèrent ainsi les films américains. Et 44 % des 15-19 ans choisissent en priorité la musique d'outre-Manche ou d'outre-Atlantique. Il y a là une des *« expressions des profondes mutations générationnelles aujourd'hui à l'œuvre,* estime Olivier Donnat. *Les jeunes voyagent, n'hésitent pas à étudier, voire à s'installer à l'étranger. L'espace mondial leur est rendu évident par Internet. Tous ont un accès précoce à la musique, aux films ou aux séries américaines, ils grandissent dans un univers culturel largement globalisé, où l'anglais règne en maître... »*.

Culture et distraction dans le même bateau

Pas de doute là-dessus, les écrans sont devenus, pour la plupart d'entre nous, le support privilégié de nos rapports à la culture. Avec une conséquence essentielle : ils accentuent la

87 % des Français regardent la télévision tous les jours ou presque. 67 % écoutent la radio tous les jours ou presque. 56 % utilisent un ordinateur au moins une fois par mois dans le cadre de leur temps libre. 70 % des jeunes de 15 à 24 ans écoutent de la musique tous les jours. 53 % des Français déclarent lire peu ou pas du tout. 57 % des Français sont allés voir un film en salle au cours des douze derniers mois. 19 % sont allés au théâtre, 34 % à un spectacle de rue, 7 % à un concert classique au cours des douze derniers mois. 30 % ont visité un musée au cours des douze derniers mois. 36 % ont joué à un jeu vidéo au cours des douze derniers mois.

porosité entre le monde de l'art et celui du divertissement. Dans la culture numérique, se distraire, s'informer, accéder à des œuvres, pratiquer une activité en amateur, communiquer avec des proches se mêlent intimement, s'entrecroisent sans cesse, se cumulent et se succèdent. Pour les moins de 25 ans, Internet est le lieu qui donne accès à tout. Et *« c'est ce qui est le plus déstructurant par rapport aux classifications anciennes »*, estime Olivier Donnat. Une distinction telle que culture légitime et culture illégitime, par exemple, mise en avant par Pierre Bourdieu et qui renvoyait aux années 60 quand l'école et les familles soucieuses de léguer un patrimoine constituaient les principales instances de transmission. Aujourd'hui celles-ci sont multiples, liées aux industries culturelles et aux médias. Culture et distraction, culture savante et culture populaire, tout est mélangé. *« Tout est sur la surface plane de l'écran, il suffit d'un clic pour passer du plus érudit au plus distractif,* remarque Olivier Donnat. *On peut même faire les deux en même temps, lire un texte sophistiqué en écoutant des chansons débiles. Certains sites s'attachent à mêler le plus sérieux et le plus fantaisiste. C'est le caractère inédit de l'outil Internet, par essence le lieu de l'impur. »* On peut en concevoir des craintes ou au contraire en espérer des ouvertures, de nouveaux chemins pour accéder aux œuvres les plus pointues. Toujours est-il que pour les jeunes générations la distinction entre culture légitime et culture illégitime est aujourd'hui largement vidée de son sens.

Plus rien à partager ?

Il suffit de se promener sur les réseaux genre Facebook. Pour se présenter, chacun avance sa carte d'identité culturelle : musiciens, écrivains, films préférés... *« Chacun sa combinaison propre,* souligne Olivier Donnat, *sa liste inédite de goûts et d'appartenances diverses et qui renvoie à l'intime, que la culture permet d'exprimer de manière privilégiée. Cette logique de plus en plus individuelle est accentuée par la diversification de l'offre, les industries culturelles n'ayant de cesse de segmenter au maximum le marché, permettant des combinaisons de plus en plus complexes. »* Du coup, les domaines partagés par tous ne risquent-ils pas de se réduire comme peau de chagrin ? Que restera-t-il qui permette une appartenance collective, que l'on soit jeune ou vieux, diplômé ou pas, fan de Brassens ou de Coldplay ? ■ **MICHEL ABESCAT**

PHOTOS : **BRUNO CLÉMENT** POUR TÉLÉRAMA

(1) Etude réalisée auprès d'un échantillon de 5 004 personnes de 15 ans et plus résidant en France.

Aux Etats-Unis, le grand melting-pot des cultures

Pour le sociologue Paul DiMaggio, les Américains ont depuis bien longtemps dépassé le clivage entre pratiques élitistes et populaires.

En France, les pratiques culturelles diffèrent-elles de celles des Américains ? *Yes, but...* affirme Paul DiMaggio, professeur de sociologie à l'université de Princeton et spécialiste des pratiques culturelles dans son pays. Nous lui avons soumis les principales conclusions de l'enquête française, afin qu'il les compare avec ses observations. Et les ressemblances, comme les divergences, ne sont pas toujours là où on les imaginait...

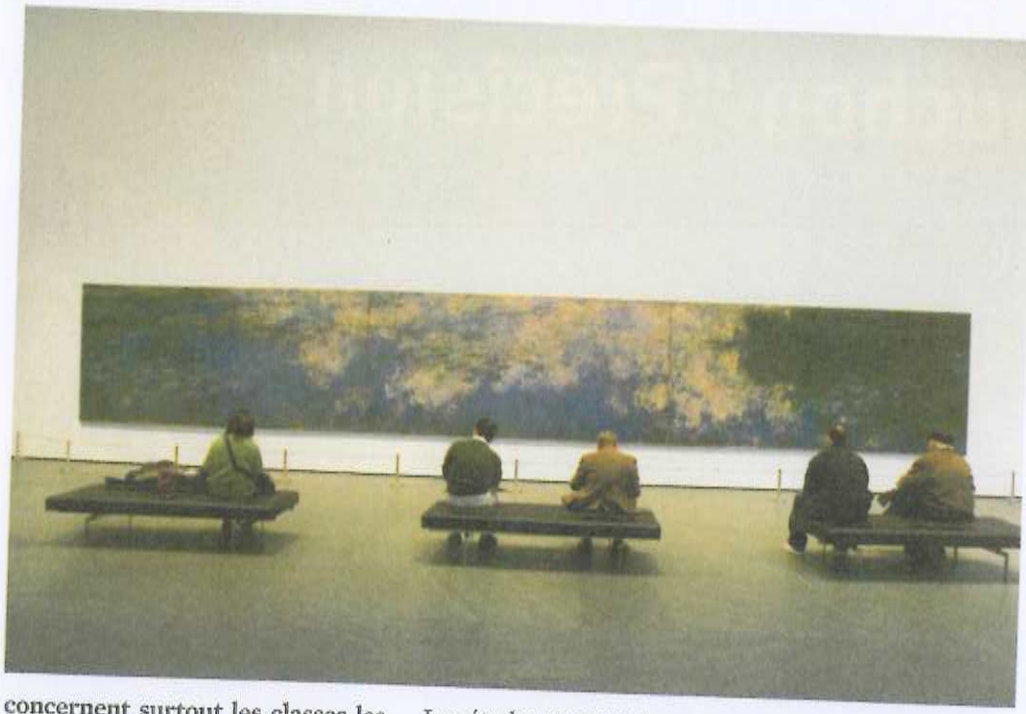
La lecture des livres et de la presse écrite est en baisse chez les jeunes Français.

Entre 1982 et 2002, on constate un dramatique déclin de la lecture aux Etats-Unis. Mais il semble que ce déclin se soit interrompu depuis six ou sept ans, sans que l'on sache pourquoi. Bien sûr, Internet est entré en compétition avec la lecture de livres, comme avec d'autres formes de loisirs, et beaucoup de jeunes, aujourd'hui, ont perdu l'habitude de lire sur papier. Mais on observe des signes de rebond, ou plutôt de fin de glissade : si *Kindle*, le livre électronique vendu par Amazon, est un outil encore trop récent pour être responsable de ce réveil, il pourrait cependant contribuer à la stabilisation des lectorats, notamment chez les jeunes, habitués à lire sur écran.

Plus vous êtes connecté à Internet, moins vous regardez la télé.

C'est une tendance très forte aux Etats-Unis. Là encore, la technologie joue un rôle : un nombre sans cesse croissant de téléspectateurs regardent la télé à la demande, et sautent les pubs. Du coup, les grands networks, qui encaissent moins d'argent de la publicité, produisent des programmes moins chers – et moins attractifs –, entraînant la fuite des téléspectateurs...

Si le cinéma résiste dans toutes les catégories de la population, les sorties au concert, au musée, au théâtre



© THOMAS HOEPKER/MAGNUM PHOTOS

LE MUSEUM OF MODERN ART À NEW YORK. DEPUIS QUELQUES ANNÉES, LES MUSÉES AMÉRICAINS CONNAISSENT UNE DÉSAFFECTION SANS PRÉCÉDENT.

concernent surtout les classes les plus aisées et/ou les plus éduquées.
Aux Etats-Unis, le déclin de la fréquentation des musées, des théâtres et des concerts est brutal. Les musées ont longtemps résisté, parce qu'ils servent mieux la demande du public : ce dernier peut voir la partie du programme qui l'intéresse, quand il veut et dans l'ordre qu'il souhaite, contrairement aux concerts et pièces de théâtre, plus contraignants. Mais même les musées d'art ont vu leur fréquentation baisser entre 2002 et 2008, sans qu'on sache vraiment pourquoi. En revanche – et il y a là peut-être une différence avec la France –, le public du théâtre ou de l'opéra n'est pas plus riche, ni mieux éduqué, aujourd'hui qu'hier : le déclin concerne en effet toutes les catégories de population. Les classes favorisées continuent certes d'être majoritaires dans la consommation de « haute culture », mais les chiffres varient selon l'art concerné : le jazz, par exemple, s'est très bien porté pendant longtemps, mais il a tellement été estampillé « haute culture » qu'il a fini par perdre l'audience des jeunes et semble en déclin. Quant à l'opéra, son audience est réduite au minimum depuis des années déjà.

Les classes aisées multiplient les pratiques – télé, Internet, concerts, films, etc. –, tandis que les classes moins favorisées en choisissent plutôt une ou deux et s'y tiennent.
Les études montrent que cette tendance est apparue entre 1982 et 2002 aux Etats-Unis, mais rien ne prouve qu'elle se poursuive. Il existe d'ailleurs de nombreuses exceptions, comme le montrent les enquêtes sur les « omnivores » – ces personnes qui se délectent de tous les types de culture, qu'elle soit « légitime » ou « illégitime ». Les « omnivores » des classes aisées, par exemple, continuent de rejeter les contenus attachés aux consommateurs ayant un statut social défavorisé, comme le rap et la musique country.

Les femmes lisent plus de livres que les hommes. Et leurs goûts sont différents.
Aux Etats-Unis, les femmes ont toujours été plus consommatrices de toutes les formes d'art – excepté certaines formes de musique populaire – que les hommes : elles vont plus au musée, au théâtre, écoutent plus de musique classique. La seule étude complète sur le sujet montrait même que les pratiques culturelles des hommes mariés sont déterminées par les origines sociales de leurs femmes plus que par leur propre background. On retrouve ici un écho de la doctrine de la classe moyenne à l'époque victorienne : les hommes partent à la conquête du pouvoir et de la richesse pendant que les femmes éduquent les enfants et s'occupent des activités culturelles dans la sphère familiale. Aujourd'hui, les femmes de la classe moyenne travaillent, évidemment, mais un reste de « division du travail » sur les questions culturelles semble se maintenir entre le mari et la femme...

On peut distinguer les pratiques culturelles de quatre « générations » : celles de l'avant-guerre, de la rébellion culturelle des années 60, de la culture de masse des années 80, et enfin celle de la révolution technologique des années 2000.
C'est une distinction intéressante – mais qui doit être utilisée avec prudence : ici, par exemple, dans les années 80, on a beaucoup parlé de la « génération X » – née entre 1960 et 1980 –, qui a succédé aux baby-boomers et a été considérée comme nomade dans ses pratiques culturelles et marquée par la crise économique. Mais on n'a apporté aucune preuve qu'elle se soit comportée différemment de ses aînées, comme cela a été claironné. De même, on parle aujourd'hui de « génération Internet », mais il faut comprendre que c'est moins une « génération » fixe que des groupes différenciés, marqués par une succession de modes d'utilisation d'Internet qui changent à toute vitesse et ne sont pas près de se stabiliser : les jeunes de l'an 2000, par exemple, utilisaient le courriel et Napster (plate-forme d'échange de musique). En 2003, ils étaient passés à Myspace et aux textos. En 2006, c'était YouTube et Facebook, et en 2009 les textos, Twitter et d'autres sites sociaux, Facebook perdant de la vitesse...

La séparation entre « culture légitime » et « culture illégitime » semble dépassée pour les 15-24 ans.
C'est vrai aux Etats-Unis... depuis au moins trente ans ! En 1993, une étude avait demandé aux personnes interrogées si les formes d'art que la tradition considère comme « élevées » avaient plus d'importance que celles de la culture « populaire ». Quatre réponses étaient proposées : « d'accord », « tout à fait d'accord », « pas d'accord » ou « pas du tout d'accord » avec cette proposition. Pas un seul titulaire d'une licence ne s'était dit « tout à fait d'accord » avec la supériorité de la culture « légitime »... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
OLIVIER PASCAL-MOUSSELLARD